

Terrifiante auto-immunité

Lettre à Jacques Derrida

Simon Turcotte

Number 9, Spring 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/635ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turcotte, S. (2006). Terrifiante auto-immunité : lettre à Jacques Derrida. *Contre-jour*, (9), 121–126.

Terrifiante auto-immunité

Lettre à Jacques Derrida

Simon Turcotte

Combien de lettres, comme celle-ci, n'ont pas été envoyées à temps ? Se recueillir en s'adressant à l'autre, laisser s'opérer l'avènement de la parole en rendant chaque fois possible l'improbable, telles étaient pourtant les raisons de sa propre écriture. Et pourquoi ne pas plutôt dire : la mystique de son écriture ? Admettre cet aspect transcendant, l'écriture qui accouche de la pensée, qui la précède, refaire en nous une place au sacré, devient, dans l'adresse, une prière païenne, le lieu de communion tant attendu. Le parcours de vie de Jacques Derrida, du moins celui que je peux lire, semble être ce passage de l'un vers l'autre, cette descente en l'un pour l'autre. Si on ne peut saisir d'avance la place que sa pensée occupera dans l'histoire des idées — lui-même trouverait sans doute l'exercice futile —, lorsqu'elle se cristallise autour d'une forme d'archéologie du langage, des représentations et des événements, toujours dans l'adresse, dans la perspective du don et de l'accueil, son caractère universel apparaît sans équivoque. Son écriture semble effectuer un autre passage, celui qui va de l'un vers la communauté, car en philosophe il s'adresse à tous. Grâce au procès de cette écriture, indissociable de ce à quoi elle touche, la différence n'est plus un obstacle, et la tolérance elle-même apparaît comme une position de repli. Une lecture intime en donne une éthique personnelle, une lecture publique, un appel politique. Il n'y a qu'un mot à dire pour passer de l'écriture de l'indicible au pardon de l'impardonnable.

D'où est venu cet appel, où me suis-je senti interpellé plus particulièrement comme médecin et comme homme, au détour de quel événement, de quelle boucle ? Quelles métaphores biologiques avait-il encore utilisées, et pour rendre compte de quelle face cachée de l'homme ?

11 septembre. Jacques Derrida a vécu assez longtemps pour voir le début du XXI^e siècle secoué par une explosion d'intransigeance. À la lecture de son entretien avec Giovanna Borradori, j'ai entrepris de lui écrire, je me suis réfugié dans son appel inconditionnel au don et à l'accueil, m'abandonnant dans la confiance de l'écriture et de l'adresse. C'est une ambiguïté, sur le plan biologique, d'une phrase où il aborde la question du terrorisme et de la terreur, qui me poussait à m'adresser à lui. Ce n'était pas la première fois, depuis *Foi et Savoir*, qu'il avait recours à la « terrifiante et fatale logique de l'auto-immunité de l'indemne ». Dans le cours de ces événements, cette image m'avait tant aidé, je ne voulais pas la voir ébranlée, imparfaite, attaquée à son tour : « Un processus auto-immunitaire, c'est, on le sait, cet étrange comportement du vivant qui, de façon quasiment *suicidaire*, s'emploie à détruire "lui-même" ses propres protections, à s'immuniser *contre* sa "propre" immunité. » (*Le « concept »...*, 145)

Expression, peut-être, de son propre rapport au monde, de sa vulnérabilité depuis l'enfance, le *biologos*, *physiologos*, *iatros* lui tiennent lieu de matrice pour appréhender le réel : « ... telle phrase est venue, de plus loin que je ne saurai jamais dire [...], un ordre suspendu à trois mots : *trouver la veine* », lisait-on dans la première période de « Circonfession ». La biologie abîmée, devenue pathologie, la maladie frappent la conscience, nous rassemblent autour de l'expérience de l'inexplicable, de l'injustice là où la justice n'est pas la règle. Elle est particulièrement fertile pour approcher le terrorisme et la terreur. Elle peut combler l'absence de sens et de motivations, la part d'irrationnel fait craindre la contagion, l'épidémie ; elle annonce le deuil, appelle au pire et à l'espoir d'un remède, d'un soulagement, d'un palliatif. La maladie auto-immune ira encore plus loin. Je voudrais en préciser certains aspects, il s'agit de mon école, et pour moi

des images les plus vives de la parole de Jacques Derrida. Et dans le cas du terrorisme et de la terreur, l'ère qui s'est ouverte depuis le 11 septembre, de la seule parole qui ait pu m'apaiser. Cette lettre arriverait trop tard si je ne le faisais pour lui qui se demandait jusqu'à la fin si ses « bouts de papier » auraient des héritiers (*Apprendre...*, 33) ; est-il déjà trop tard, pour nous, les héritiers ?

Un processus qui s'emploie « à s'immuniser *contre* sa "propre" immunité » : cette formulation de l'auto-immunité laisse entendre un revirement du système immunitaire contre lui-même. Le système immunitaire s'auto-détruirait, jusqu'à un état d'immunodépression, l'anéantissement des défenses. En médecine, l'auto-immunité est autre chose : c'est une confusion dans la cible. Le système immunitaire, censé déployer ses défenses contre ce qui lui est étranger, ce qu'il reconnaît comme tel, s'en prend tout à coup à lui-même, aux tissus sains de l'hôte, aux tissus et aux organes du soi. Les défenses sont toujours là, déployées, actives, mais perverties : elles se trompent de cible. Deux théories s'affrontent pour expliquer ce détournement du système immunitaire. La première est celle d'une erreur non reconnue dans la production d'anticorps contre un agent pathogène donné. La structure des anticorps produits n'est pas la bonne, et plutôt que de se lier à l'agent pathogène, les anticorps se fixent aux tissus sains de l'hôte. Une erreur des mécanismes de contrôle, en somme. L'autre hypothèse est celle du mimétisme : l'anticorps produit est adéquat du point de vue de la commande, les étapes de production se réalisent sans erreur mais, par malheur, par hasard, non seulement l'anticorps se lie à l'agent pathogène, il se lie à un tissu de l'hôte qui a une structure similaire. Dans un cas comme dans l'autre, le système immunitaire se retourne contre le soi.

Malgré cette ambiguïté, Derrida, en établissant une analogie entre l'auto-immunité et l'émergence du terrorisme et de la terreur, parle bel et bien de mécanismes auto-immuns, sans faire intervenir l'immunodépression, que m'avait fait craindre le phrase introductive. Une lecture de la tragédie des *Twin Towers* situe l'attaque dans la foulée de la guerre froide, puisque les États-Unis avaient entraîné, soutenu et armé ceux

qui devaient être les ennemis de l'URSS, avant de se tourner vers la main qui les avait nourris. Cette attaque s'est aussi servi des mécanismes internes, « l'agression dont il est l'objet [...] vient, *comme de l'intérieur*, de forces qui sont apparemment sans force propre mais qui trouvent le moyen, par la ruse et le déploiement d'un savoir *high-tech*, de s'emparer d'une arme américaine, dans une ville américaine, sur le sol d'un aéroport américain » (*Le « concept »...*, 146-147). Et c'est précisément cette menace venant de l'intérieur qui ébranle, qui produit autant de terreur que de détresse, alors qu'à chaque instant et partout, « Ma vulnérabilité est alors, par définition et par structure, par situation, sans limites. » Puis, dans la mesure où les mécanismes en cause ne sont pas appelés à s'estomper, la génération de la terreur ne provient pas exclusivement de la blessure actuelle, pansée, acceptée, mais de l'anticipation de la suite : « Il y a traumatisme sans travail de deuil possible quand le mal vient de la possibilité à venir du pire, de la répétition à venir mais en pire. » (145, n. 1 ; 149)

Cette métaphore va encore plus loin si on aborde la réaction des États-Unis face à l'attaque « auto-immune », une riposte contre sa propre attaque. Le seul remède que la médecine peut offrir aux patients atteints d'affections auto-immunes (lupus érythémateux disséminé, polyarthrite rhumatoïde, polymyosite) est l'administration de médicaments immunodépresseurs. Immunosuppression iatrogénique : affaiblissement général du système immunitaire, diminution de l'atteinte aux tissus sains. Ces remèdes sont similaires à ceux qui sont administrés aux patients pour la « tolérance » d'organes greffés, analysés « compatibles », mais toujours étrangers. L'immunodépression est une solution de compromis pour la maladie auto-immunitaire, puisqu'elle rend celui qui les prend susceptible aux infections opportunistes et aux développements de certains cancers. La cancérisation profite aussi de l'absence de vigilance immunologique. L'Amérique, dans sa riposte contre l'attaque du 11 septembre, aura choisi la répression pour mettre fin au plasmatique terrorisme : une riposte d'invulnérabilité. En s'en remettant à une démonstration de force, répondant à la violence par la violence, elle réactive les défenses qui, dans une logique auto-immunitaire, mèneront aussi à son autodestruction et génèrent encore plus de terreur : « il faut savoir que les défenses, et toutes

les formes de ce qu'on appelle, de deux mots aussi problématiques l'un que l'autre, *war on terrorism* travaillent à régénérer à court ou à long terme, les causes du mal qu'elles prétendent exterminer » (152).

Les Américains avaient-ils le choix, pouvaient-ils se placer dans la position du soignant ? L'immuno-dépression serait-elle politiquement viable ? Le désarmement pacifique de la planète, le consentement à désarmer, à construire, la conviction qu'un idéal de paix est possible, que la tolérance est suffisante, tout cela est-il possible ? La force du compromis de l'immuno-dépression, est-ce là que la métaphore se révèle ou s'annule ? Ou l'homme peut-il faire mieux ? Peut-il casser cette logique auto-immune, aller au-delà de cette rhétorique biologique ? Délaisser la raison du plus fort, les conceptions territoriales de souveraineté, pour éviter son propre anéantissement ?

Ce dont l'homme est capable, son salut, la seule issue, la seule qui a un sens, combien de fois et comment faudra-t-il le dire encore, alors que cela a été dit de tout temps et est au cœur de tous les textes sacrés de toutes les confessions : notre salut est le pardon, inconditionnel. S'agit-il d'un acte de foi, d'une utopie, de ce qui n'est prononcé qu'à genoux dans le noir, formulé dans chaque lettre ? Si je rêve, pourtant sans abstraction ni idéalisme, j'imagine la force, le séisme historique qui aurait suivi la demande et l'octroi d'un pardon de l'Amérique, si elle était devenue le témoin du sacrifice des siens, catharsis toute chrétienne, en vue de la rédemption de tous. Un acte de foi impossible ? Comment vivre à cette hauteur, mais comment vivre autrement, quand la paix ne demande qu'une main tendue vers l'autre ?

Combien de paroles publiques prononcées autour du 11 septembre, dans un effort de compréhension de l'événement, sans recours au choc des civilisations, auront ouvert un lieu d'échange, une matrice de discussion, permis une éventuelle pacification ? Combien de réponses encore ne pourront jamais être formulées par Jacques Derrida ? Il entraîne avec lui ce qu'il était, ce qu'il n'avait pas encore écrit, celui qu'il n'était pas encore. Sa mort, annoncée depuis quelques années, avait transformé son regard, son adresse et sa parole. Il a prétendu pour lui-même n'avoir encore rien

appris ou acquis quant à la sagesse du savoir-mourir (*Apprendre...*, 24-25), mais ses derniers écrits, qui prêchaient pour un monde à *venir* capable de pardon, qui sollicitaient dans l'urgence, étaient les paroles du sage qui regarde sa mort, et surtout la mort, notre mort, à tous, bien en face.

Aborder la terreur à travers la maladie, c'était peut-être aussi la question de sa propre terreur devant sa maladie, sa mort annoncée. Du perpétuel « j'ai envie de me tuer », confié sans détour dans « Circonfession » lorsqu'il pouvait encore dire facilement qu'il attendait de la mort « un glorieux apaisement », Jacques Derrida aurait-il fini par dire « j'ai encore envie de vivre » ? Dernière expérience, expérience de la mort, d'abord *ex-perien*, l'essai, la traversée, puis de sa propre mort, *ex-periri*, le pas vers l'abîme, le péril, la vie et la parole de Jacques Derrida marquent encore un autre passage, celui de l'immunité à l'auto-immunité. Ses défenses, « j'ai envie de me tuer », corollaires d'une vie magnifiée, se sont retournées contre lui-même en un « je meurs », changement d'horizon où s'érigeaient les plus grands édifices de sa pensée, sa plus grande vulnérabilité : architecte entré en « guerre contre lui-même », et comme enjeu de cette guerre, sa survie. Qui est à la fois aussi, ce qu'il a rendu à jamais possible grâce au don et à l'accueil, notre survie.